

RELATION

Contenant le détail de la part que feu

le duc De CARAMAN

a prise
à la première
expédition de Constantine
en 1836

pour servir à l'histoire de cette campagne.

Victor Louis Charles de Riquet Duc de Caraman
Lieutenant général, Pair de France et ancien
ambassadeur.

Né à Paris le 22 décembre 1762,
mort à Montpellier le 25 décembre 1839.

Livre numérisé en mode texte par :
Alain Spenatto.
1, rue du Puy Griou. 15000 AURILLAC.

**D'autres livres peuvent être consultés
ou téléchargés sur le site :**

<http://www.algerie-ancienne.com>

**Ce site est consacré à l'histoire de l'Algérie.
Il propose des livres anciens,
(du 14e au 20e siècle),
à télécharger gratuitement ou à lire
sur place.**

III

Fragment tiré de ses mémoires inédites
À Toulouse chez BELLARRIGUE,
Imprimeur, libraire, rue de filatiers
1843

IV

J'avais formé le projet de placer sous les auspices du Prince de CHIMAY, mon oncle, la publication de ces pages aussi honorables pour la mémoire de son frère que précieuses pour les annales particulières et je m'en occupais pendant le temps que j'ai passé avec lui pour y défendre les intérêts de notre famille. Le malheur que nous venons d'éprouver en le perdant ne me permet plus aujourd'hui que de rappeler mon intention, en les offrant toutefois encore à son souvenir si cher, comme un témoignage de ma tendre affection et de mes profonds regrets.

Comte G. de Caraman
Toulouse, mars 1843.

Le journal des débats, du débats, du 12 juin 1841, a déjà fait connaître une partie de la relation suivante qui, ainsi qu'il sera facile de s'en convaincre en la parcourant, n'avait été écrite par le feu Duc de Caraman que pour lui et sa famille. Nous croyons rendre un nouvel hommage à sa mémoire en la publiant en entier. Nous y avons joint quelques notes et des détails supplémentaires appartenant à d'autres temps sans doute, mais qui nous ont paru de nature à pouvoir réclamer leur place dans l'ensemble de nos annales militaires. La première communication de cet écrit, qui fut faite à la société archéologique de Béziers, était accompagnée d'une lettre adressée

VI

à son président, et dont nous croyons devoir reproduire ici l'extrait qui servira ainsi, à la fois d'explication et de préface.

Paris, le 6 mai 1841.

Monsieur le Président,

J'éprouve un vif regret d'avoir à vous envoyer seulement ce que j'aurais voulu pouvoir porter moi-même ; néanmoins j'ai pensé que la communication de ce premier fragment des mémoires de mon père, dont la rédaction l'occupait encore au milieu de sa maladie qui nous l'a enlevé était un hommage dû à ceux qui l'avaient accueilli lui-même avec tant d'empressement, et auxquels notre famille toute entière a de si grandes obligations pour la part si active prise à l'achèvement du monument érigé à notre aïeul.

VII

Enfants du midi de la France, rattachés particulièrement à Béziers par des souvenirs bien précieux pour nous, nous sommes heureux, Monsieur le Président, d'avoir à exprimer les sentiments d'affection et de reconnaissance que doivent exciter en nous ceux que nous y trouvons avec tant de bonheur. Ils s'établir ainsi comme conséquence de cette impression toujours vivante d'un grand service rendu au pays, et des devoirs imposés aux descendants de celui qui en eu l'honneur, une solidarité de confiance et de bienveillance réciproques, qui a fondé et maintient des relations bien douces à conserver. Vous vous en faites l'interprète, Monsieur le Président, lorsque votre voix, à la fois éloquente et amie, a fait entendre, l'année dernière, l'éloge de celui dont nous déplorions alors la perte récente. La lecture de quelques-unes de ces pages, si la société veut bien l'agréer, ne pouvant être confiée à personne mieux qu'à vous, et

VIII

j'ai dû croire assurément que c'était un moyen de plus de les faire valoir. On y reconnaîtra le style et la pensée de l'homme de bien, du digne arrière petit fils de Riquet ; et vous trouverez j'espère comme moi, qu'en retraçant cette époque de la vie de mon père, au souvenir de laquelle il attachait un si juste prix, elles parlent aux âmes ce langage qui sera toujours bien compris en France, celui de la générosité, du patriotisme et de l'honneur. Veuillez agréer, Monsieur le Président, la nouvelle expression de tous mes sentiments de la haute considération et de l'attachement le plus dévoué.

Comte G. de Caraman.

..... Depuis les évènements de 1830 j'avais adopté un plan de conduite auquel j'étais resté fidèle. J'étais entièrement résigné à la vie semi-active que j'avais résolu de mener désormais ; je conservais assez d'occupations pour remplir mes journées d'une manière utile, et assez d'intérêts de société pour répondre à ce besoin de communication avec mes semblables, qui a toujours été pour moi la première des nécessités.

Ma modération en politique, et le zèle que je manifestais pour tout ce qui pouvait ajouter à la prospérité de la France, avait rapproché de moi les opinions les plus opposées ; on voulait bien rechercher mon intervention, et demander ma coopération dans les entreprises un peu-considérables. L'administration du Canal du-Midi, était appréciée à sa juste valeur ; je suis

heureux de pouvoir dire que l'on attribuait quelque influence à la part que je pouvais y prendre, et que, pour tous les plans qui avaient quelque rapport avec les besoins du commerce et de la navigation intérieure, mon adhésion devenait une garantie. Ce genre de succès suffisait à toutes les prétentions de mon amour propre, comme à ce qui pouvait encore rester d'ambition. J'en jouissais d'autant plus, que je regardais comme la dernière étincelle de ce qui m'était donné de soutenir encore comme vie active, puisque je touchais aux limites les plus avancées du cours ordinaire de l'existence. Il ne m'était pas même entré dans la pensée de croire qu'aucune circonstance nouvelle pût me faire sortir de cet état calme et paisible dans lequel je plaçais tout mon bonheur. Je l'appréciais d'autant plus que cette modeste obscurité se trouvait parfaitement en harmonie avec ce que me prescrivaient les souvenirs de mon existence passée ; j'étais donc bien obligé d'entretenir l'idée que je dusse toucher au moment où je me verrais de nouveau transporté sur la scène du monde, et forcé d'y jouer un rôle ; et, cependant, ce rôle devait être plus marquant pour moi, peut-être, qu'aucun de ceux que les affaires politiques de mon pays m'avaient assigné.

Un mouvement de curiosité fut le moyen dont la Providence se servit pour m'enlever aux habitudes tranquilles de la vie d'intérieur et de famille, et me lancer dans la vie aventureuse sous un autre ciel que celui de la France. Je devais y trouver des chances heureuses, pour ajouter à ma propre réputation et à l'honneur du nom que je portais, en l'inscrivant encore une fois dans les fastes de mon pays. Je devais, enfin recevoir, comme récompense de quelques nouveaux efforts, ce qui avait été pendant le cours de ma vie l'objet de mon vœu le plus ardent, et voir, dans mes dernières années, la couronne civique se poser sur mes cheveux blancs⁽¹⁾.

Voici ce qui amena ce singulier épisode de l'histoire de ma vie.

Les derniers moments de la restauration avaient marqués, dans un brillant fait d'armes, heureusement conçu, et habilement accompli. La conquête d'Alger avait eu une grande portée ; elle avait appris à l'Europe qu'à une époque, et sous aucun régime, la valeur française

1. Cette pensée dominait tellement l'esprit du duc de Caraman, qu'il en reproduisit encore l'expression dans le cours de sa dernière maladie.

ne pouvait dégénérer, elle avait ouvert un champ bien vaste à des calculs d'avenir, et offert un nouvel aliment à ce besoin d'action qui tourmentait une société encore ébranlée de tant de vicissitudes.

La révolution de Juillet, en s'emparant de ce grand résultat obtenu, avait introduit dans l'administration de cette noble conquête quelque chose de cette incertitude qui, pendant trop longtemps, devait entraver les conseils au milieu d'éléments reconstitués si nouvellement, d'une manière imprévue, et qui variaient aussi souvent que de nuances d'opinions successivement portées au pouvoir.

Une commission d'enquête avait été chargée de réunir et d'apporter d'utiles renseignements sur les avantages que pouvaient représenter la bonne organisation de notre jeune colonie, en indiquant la marche à suivre pour y poser les bases d'un gouvernement protecteur et régulier ; mais les volumineux rapports qu'elle enfanta, après un long et consciencieux travail, ne servit qu'à prouver qu'il était difficile de satisfaire à toutes les exigences dans des conditions si nouvelles pour nous ; et le triste tableau de notre impuissance gouvernementale parve nait aussi jusqu'aux chambres, y soulevait

une forte opposition, qui déjà, commençait à s'arrêter à l'idée de devoir abandonner Alger.

Dans ce conflit d'opinions qui se succédaient, suivant les informations directes ou indirectes arrivant de l'Algérie, je cherchais en vain à fixer la mienne. J'appréciais toute l'importance d'une possession qui, en nous donnant aux yeux de toute l'Europe le mérite d'avoir détruit la piraterie, pouvait nous assurer au moins une grande part dans la domination de la Méditerranée, et créer pour nous d'heureux éléments de commerce sur cette mer ; mais j'étais effrayé par contre de l'étendue des sacrifices que chaque année reproduisait, dans une proportion toujours croissante, lorsque aucun produit positif ne venait encore les compenser. Partageant les doutes que les meilleurs esprits n'osaient pas repousser entièrement ; appelé quelquefois moi-même à faire connaître ma pensée dans les bureaux de la chambre, seule réunion où je pusse pouvoir me livrer à la discussion de si hautes questions politiques, je ne voyais avec peine dans l'impossibilité de formuler un avis bien motivé ; et bientôt d'autres circonstances très graves vinrent encore augmenter mon indécision. A l'échec de la Macta, avait succédé la brillante expédition de Mascara, et peu après,

celle de Tlemcen, dont le succès, plus ou moins complet avait toutefois fait encore mieux connaître aux Arabes la valeur de nos troupes, mais sans amener aucun résultat administratif. Les deux expéditions avaient coûté fort cher, sans que l'établissement colonial en reçut aucun accroissement de force.

L'idée d'aller juger par moi-même de ce que personne ne parvenait à m'expliquer bien clairement s'empara dès-lors mon esprit, et je formai secrètement le projet de profiter de ma première tournée sur le canal pour me rendre de Beaucaire à Marseille, et m'embarquer sur un des bateaux à vapeur, qui déjà à cette époque rendaient si faciles les communications entre la France et Alger.

Je fis part de cette idée au Duc de Mortemart, avec lequel je causais souvent à la Chambre de ce qui se passait en Afrique ; il ne tarda pas à s'y associer, et nous le convînmes bientôt de réaliser le plan qui s'y rattachait.

Ayant prévenu le Gouvernement de ce but et de l'intention de notre voyage, nous trouvâmes tout l'encouragement que nous pouvions désirer, et on nous promit toutes les facilités qui pouvaient dépendre de l'administration.

Dans les premiers instants ce voyage n'oc-

cupa le public que comme représentant quelque singularité. Des personnes graves, dont j'avais toujours apprécié la prudence et les sages conseils, crurent devoir chercher à m'en détourner, n'en comprenant pas bien l'utilité. D'autres approuvaient ma résolution à laquelle un caractère un peu aventureux donna même une certaine vogue. Quoi qu'il en soit, tout en reconnaissant moi-même qu'il pouvait paraître bizarre devoir entreprendre à mon âge une expédition de fantaisie, qui semblait plutôt réservée à l'ardeur de la jeunesse, j'espérais que l'on s'occuperait de moi tout au plus que dans les premiers instants, et que bientôt on oublierait et le voyageur, et le voyage. Ainsi, me trouvant parfaitement libre, et n'ayant pour but que de m'instruire sur une question qui touchait de si près aux grands intérêts de mon pays, je n'hésitai pas à y dévouer ce qui me restait encore de forces et de facultés, avec cette indépendance que me donnaient des vues entièrement désintéressées, et je fis toutes mes dispositions pour me trouver exactement au rendez-vous fixé à Marseille. L'influence que ce voyage eu sur la suite de ma destinée me porte à en faire l'objet d'une relation particulière, et qui peut présenter quelque intérêt dans ses détails par tout ce qui vint s'y rattacher d'imprévu,

même pour moi.

(15 octobre 1836). – De Marseille où le Duc de Mortemart me rejoignit avec son gendre le Comte de Sainte Aldegonde, qui lui avait demandé de pouvoir l’accompagner, nous nous rendîmes immédiatement à Toulon, où le Préfet Maritime, d’après les ordres qu’il avait reçus (16 octobre), nous donna passage sur des bateaux à vapeur de l’état. Obligés de relâcher (17 octobre) à Mahon, où le capitaine devait s’arrêter pour remettre des dépêches à un bâtiment de la marine royale qui s’y trouvait en réparation, nous eûmes le loisir d’admirer ce port cher aux souvenirs de la valeur française, et qui est devenu aujourd’hui un point si important pour nos communications régulières avec notre nouvelle conquête. La nature a tout fait pour cette position si belle, où l’on retrouve de tous côtés les restes imposants de l’ancienne puissance espagnole. Le sol assez aride qui environne la jolie ville de Mahon est aussi entièrement couvert de ruines ; mais on en oublie le spectacle assez triste, dès qu’ayant franchi les portes, on se trouve entouré de cette propreté vraiment hollandaise qui offre un contraste frappant avec les habitudes espagnoles.

(18 octobre). – Après une relâche de vingt-quatre heures, nous appareillâmes à nouveau par le plus beau temps du monde qui continuait à nous favoriser, et nous ne tardâmes pas à découvrir avec ravissement l’amphithéâtre éclatant que représente la ville d’Alger. Notre imagination s’exaltait déjà à la seule pensée de nous voir en Afrique ; mais plus nous nous approchions de la côte, plus nous admirions l’effet incomparable de cette masse de constructions blanches comme neige, se détachant sur le vert foncé des coteaux ; nous étions dans une autre partie du monde, et tout en nous rappelant les belles ruines de Gênes. Une multitude de maisons de campagne, à formes moresques vivifiait et enrichissait ce tableau, en complétant l’ensemble du plus riant aspect.

(19 octobre). – Ayant touché terre, notre première démarche fut de nous présenter au maréchal Clauzel, Gouverneur général, que nous avions vu à Paris, et qui avait été le premier à nous encourager et à nous engager à donner suite à notre projet. Il nous accueillit avec obligeance et nous promit du secours, ainsi que l’appui de son autorité pour tout ce qui tendrait à faciliter ce que nous nous propositions.

Notre arrivée fut une espèce d’événement

pour la colonie ; on se refusait à croire que nous fussions de simples voyageurs curieux, et chacun cherchait à pénétrer l'objet de nos prétendues instructions. Tous les agents de l'administration s'empressèrent autour de nous, les uns avec crainte, les autres avec confiance ; mais tous également occupés de ce qui pouvait résulter de cette apparition de deux pairs de France, signalés par une position indépendante, et n'annonçant ni visées personnelles, ni mission spéciale. Bientôt, cependant, convaincus que la curiosité seule nous avait conduits parmi eux, ils s'empressèrent d'aller au devant de tout ce que nous pouvions désirer, et sous ce beau ciel, nos journées, dont tant d'occupations venaient varier l'emploi, nous offraient sans cesse un nouvel intérêt d'observation.

Lorsque nous fûmes un peu familiarisés avec l'étrange spectacle que présente aux yeux ce mélange de temps de nations diverses dont se compose la population d'Alger ; lorsque nous cessâmes d'être étonnés d'entendre des français parler arabe et des turcs parler français ; lorsqu'au milieu de ces figures noires, blanches, jaunes ou cuivrées, nous fûmes un peu habitués à faire également nos affaires avec des nègres, des italiens, des arabes, des français, des maures,

des allemands ou des espagnols ; après avoir visité tout ce que la ville elle-même et ses environs nous invitaient à parcourir ; après avoir visité tout ce que la ville elle-même et ses environs nous invitaient à parcourir ; après avoir pénétré le fort de l'Empereur et dans cette Casbah, où tant de richesses avaient été enfouies et n'avaient vu le jour que pour être dispersées dans le profit pour l'état, nous pensâmes à étendre nos excursions, et à aller suivre sur le terrain même l'histoire des mouvements militaires qui nous avaient mis en possession d'une si belle conquête. Le Maréchal nous donna pour guides des officiers instruits, qui avaient fait partie de la première expédition ; et, sous l'escorte de quelques chasseurs, nous parcourûmes avec un bien grand intérêt le théâtre de ce beau fait d'armes (20 – 24 octobre).

La même obligeance favorisa des excursions plus lointaines, et nous fûmes visiter les divers camps qui couvraient le plateau d'Alger. Là s'étaient formés quelques établissements ruraux ou coloniaux, conçus par des sages combinaisons ; mais qui n'avaient pas réussi par suite de cette instabilité de principe, trop justement reprochée aux administrations successivement appelées à régir l'Algérie. Ils

offraient le triste spectacle de tout ce que peuvent entraîner de fâcheux un gouvernement sans base bien fixe, et des essais abandonnés aussitôt qu'entrepris. Des villes entières se trouvaient tracées ; mais on n'y voyait d'autres constructions que de misérables cabarets, véritables pièges tendus à l'oisiveté et à l'ennui des garnisons voisines. Nulle culture n'annonçait d'ailleurs une prise de possession réelle ; disséminés sur un trop grand espace, ces établissements, si incomplets ne pouvaient se défendre, ni protéger réciproquement ; de fatales et trop fréquentes catastrophes attestaient l'hostilité vigilante et irréconciliable des habitants de ces contrées. Il était impossible de se hasarder à s'éloigner sans escorte des points occupés par nos troupes, car la moindre imprudence devenait une cause de perte presque certaine.

Nous poussâmes notre reconnaissance jusqu'à Bouffarick (24 octobre), dans la plaine de la Mitidja, et nous nous trouvâmes à un marché d'arabes qui se tenait sous les murs de l'espèce de fort que nous avons élevé. L'aspect curieux de ce marché, où deux à trois mille arabes avec leurs ânes, leurs mulets, leurs chevaux, leurs chameaux, leurs vaches et leurs poules, se trouvaient rassemblés sous la protection de la

garnison française, nous donna une idée du parti que l'on pouvait tirer de la population indigène, si l'on s'occupait de lui inspirer quelque confiance ; mais notre promptitude à taxer d'idiotisme ceux qui ne nous comprennent pas et que nous ne comprenons pas, le mépris qu'on leur témoigne, et quelque brutalité dans nos manières à leur égard, quand ils ne se plient pas à nos exigences ou lorsqu'ils résistent au despotisme de notre domination, éloigneront, peut-être pour longtemps encore, tout rapprochement intime entre les deux populations. Il est difficile, en effet, d'inspirer des sentiments de confiance et de sécurité à ceux que l'on s'obstine à vouloir considérer que comme des êtres dégradés, auquel notre orgueil de civilisation assigne un rang bien inférieur à celui que nous nous réservons ; et, cependant, pour l'observateur attentif et impartial, ces êtres si dédaignés par nous possèdent des notions primitives et une intelligence naturelle fort au-dessus de celles que nous rencontrons dans la plupart des habitants de nos campagnes. Leur esprit fier et indépendant se soumet à la force matérielle, mais sans rien perdre de cette dignité personnelle qui est leur apanage ; tandis que leur fidélité à remplir leurs promesses et la franche et généreuse

hospitalité qu'ils exercent, et dont ils reconnaissent tous les droits, pourraient être présentés comme modèle aux peuples les plus civilisés⁽¹⁾.

La police du camp était exercée par une douzaine de vieux marabouts accroupis sous une tente. Tous les sujets d'altercation ou de discussion étaient soumis à leur tribunal : accusés ou plaignants exposaient leurs griefs, et le jugement était rendu sans retard ; le dol ou la mauvaise fois reconnus étaient à l'instant punis d'un certain nombre de coups de bâton, qu'un nègre placé devant la tente administrait, séance tenante, sans que l'application de la sentence fût contestée le moins du monde.

Le camp de Bouffarick n'était qu'à quelques lieues de Blida, ville renommée pour ses jardins d'orangers, et dans une situation charmante aux pieds de l'Atlas, et à l'entrée d'un des défilés par lesquels, de la plaine de la Mitidja, on s'engage dans la profondeur de cette chaîne de montagnes ; ce qui en fait une position militaire très importante. Nous y entretenions

1. Le duc de Caraman avait autrefois beaucoup voyagé en Orient, et l'on retrouve ici dans l'opinion qu'il émet l'influence de celle qu'il s'était formée dans sa jeunesse, et que reproduisent les relations d'un grand nombre de voyageurs.

alors un poste d'observation assez considérable protégeant l'établissement d'une ligne de blockhaus destinés à défendre la plaine contre les incursions des peuplades guerrières de l'intérieur du pays. Le général Brossard qui commandait ces troupes nous proposa de profiter de la marche d'un détachement qu'on venait de lui envoyer comme renfort, et nous acceptâmes avec empressement l'occasion qui nous était offerte de prendre part à un petit mouvement militaire que le hasard vint seconder ; car en approchant de Blida nous entendîmes un feu assez nourri et quelques coups de canon, qui, à notre grande satisfaction, nous firent présenter la possibilité de nous trouver témoins de quelque affaire un peu sérieuse. Le général Brossard se trouvait effectivement engagé avec les kabyles, qui étaient descendus de la montagne pour inquiéter les travailleurs ; ceux-ci n'avaient éprouvé que quelques légères pertes, et les constructions étaient exécutées ; mais le général, désirant mettre fin à ces attaques importunes, prétendait débusquer les arabes des positions qu'ils occupaient sur les croupes des premiers échelons de la montagne, et nous eûmes ainsi l'occasion de voir l'ardeur de nos voltigeurs aux prises avec la froide résistance des kabyles. Tout fut bientôt

déblayé, et quelques obus lancés à propos achevèrent de refouler l'ennemi dans l'intérieur du défilé ; ce qui nous permit de parcourir sans obstacle les alentours de Blida, où une multitude de ruisseaux entretient une fraîcheur constante. Je rapportai de mon expédition un énorme yatagan et un livre de prières arabe, qu'un de ces malheureux n'avait abandonné qu'avec la vie. Nous passâmes le reste de la journée au camp, recevant du général Brossard et des braves troupes qu'il commandait, l'accueil le plus empressé, et le lendemain nous revîmes à Bouffarick.

(25 – 26 octobre). – Les jours suivants furent employés à continuer l'exploration de cette belle plaine de la Mitidja destinée à devenir un jour la partie la plus productive de nos possessions en Afrique ; mais il nous fut facile de constater que tout y était encore à faire ; quelques essais de culture à peine ébauchés, attestaient la fatale instabilité des pouvoirs dont on pouvait attendre protection. Nous visitâmes quelques douars arabes, dont les tribus nous reçurent avec cette hospitalité patriarcale qui rappelle les usages des premiers temps du monde, tels qu'ils sont rapportés dans l'Écriture Sainte. Je croyais retrouver Abraham lui-même sous les traits expressifs de l'un de nos hôtes, et

sous les larges plis de son burnous arabe : assis sous d'énormes figuiers, savourant le kous-koussou, préparé par des femmes que nous aperçûmes à peine ; en présence d'un cercle de vieillards, qui répondaient à nos questions avec calme et gravité, nous entendîmes plusieurs vérités qui depuis nous ont servi à expliquer les causes de notre peu de succès dans nos premières tentatives de colonisation.

Nous visitâmes plusieurs fermes acquises au domaine, ou vendues à des spéculateurs ; mais, ni dans les uns, ni dans les autres, nous eûmes à reconnaître aucun progrès comme culture. La récolte de l'herbe, dont la terre se couvre chaque année spontanément en abondance, était le seul produit que l'on pensât à recueillir, et nous fûmes à la fois affligés et découragés, en voyant ces bâtiments abandonnés, dont les ruines accusaient l'incurie du propriétaire, et ces belles campagnes frappées de stérilité ; parce qu'une administration sans principe fixe, et sans but arrêté, les condamnait à ne rien produire.

Nous revîmes de cette expédition si intéressante sur le plateau d'Alger par le côté opposé à celui par lequel nous l'avions commencée, c'est à dire, vers la Maison-Carrée et la mer, dont nous suivîmes le rivage pour rentrer au chef-lieu

de nos possessions, en admirant les riches contours de la baie d'Alger, ainsi que les jardins et maisons de campagne dont la ville est environnée.

Nous trouvâmes à notre retour tous les esprits occupés des nouvelles qui venaient de se répandre, et le maréchal Clauzel nous annonça son départ prochain pour Bône, où le duc de Nemours devait se rendre directement de France, et où les troupes allaient être concentrées dans le but de s'emparer de Constantine. Le maréchal, me parlant de cette expédition que comme une promenade militaire, qui pourrait exiger un mois tout au plus, nous proposa de l'accompagner. L'occasion était trop séduisante, pour que nous ne l'acceptassions pas avec empressement, quoique nous ne fussions nullement préparés à entrer en campagne. Tout se présentait sous des apparences favorables : nous n'eûmes pas l'idée de prévoir les inconvénients, les difficultés mêmes que pouvaient rencontrer l'entreprise, et ce fut dans notre équipage de simples voyageurs que nous nous décidâmes à suivre le maréchal. Il nous paraissait curieux de pouvoir ainsi pénétrer dans l'intérieur du pays, et de connaître une des villes les plus importantes ; de voir par nous-mêmes comment on opérerait militairement

dans des contrées si différentes de celles où nous avons fait la guerre ; enfin, d'étudier de plus près tout ce qui tendrait à justifier ou à atténuer la valeur des reproches que nous entendions faire à l'administration française en Afrique.

(28 octobre). – Nous nous embarquâmes pour Bône à la fin d'octobre, n'ayant en le temps de prendre aucune des précautions qui pouvaient commander de telles circonstances. Le temps qui nous avait favorisé jusqu'alors, changea subitement au moment même où nous sortions du port, et ce ne fut qu'après une traversée fatigante, et presque dangereuse, triste pronostic de ce que nous devions rencontrer plus tard, que nous parvîmes à attendre notre destination.

(30 octobre). – Nous nous trouvâmes avec un temps affreux, au milieu de l'encombrement d'un quartier général, et de la confusion, suite inévitable des préparatifs d'une expédition. Nous obtîmes avec peine un mauvais abri entièrement dénué de meubles, mais qui, du moins, nous protégeait un peu contre les intempéries de la saison. La ville de Bône avait été récemment incendiée et détruite par les soldats d'Achmet ; les rues non pavées et non éclairées étaient autant de cloaques, et nous nous

perdions au milieu des mares de boue et de monceaux de ruines ; jamais début ne fut plus décourageant. M. le duc de Nemours venait d'arriver avec un nombreux état-major, et les meilleures habitations lui étaient réservées. Le maréchal Clauzel nous joignit le lendemain de notre débarquement. Jussouf représentait la puissance turque, et soutenait péniblement le rang et le titre de Bey qui lui avaient été conférés comme récompense de la conduite brillante à laquelle nous devons la reprise des possessions de Bône. Chacune se préparait à une expédition que l'honneur national et la présence du Prince commandaient également ; mais aucune mesure sérieuse n'avait encore été prise, et nous ne tardâmes pas à nous convaincre que ce qui nous avait été dépeint comme une promenade militaire, ne devant présenter aucun obstacle, pourrait bien au contraire, en rencontrer de plus d'une nature, et devenir une véritable Campagne.

Tristement éclairés sur le peu de ressources dont nous pouvions disposer, ne pouvant nous procurer ce qui devenait le plus indispensable, même le bois pour nous réchauffer, nous eussions été fort embarrassés s'il nous avait fallu se mettre immédiatement en marche. La

continuité du mauvais temps qui régnait nous fut à cet égard, d'un véritable secours, en nous laissant la possibilité de réunir enfin quelques objets indispensables et de précaution recommandée. Je trouvai, parmi MM. Les officiers d'artillerie surtout, une obligeance extrême, à l'aide de laquelle nous parvîmes à organiser, tant bien que mal, une sorte d'équipage.

Munis de quelques provisions qui nous rassuraient du moins contre la crainte de mourir de faim, nous achetâmes aussi des mules et des chevaux, dont les couvertures devaient nous servir de tente et nous protéger contre les nuits glaciales d'Afrique. Nous étions bien loin de prévoir les calamités qui devaient nous atteindre. Le moindre rayon de soleil venait ranimer nos espérances, en nous faisant croire à un changement prochain dans la température qui nous rendrait le beau climat de ces contrées ; mais en attendant, les maladies décimaient nos soldats. Les mulets, dont on avait besoin pour le transport des munitions, des bagages, des vivres et des malades n'arrivaient qu'en petit nombre ; du 1 au 5 novembre des torrents de pluie continuaient à nous inonder et retenus prisonniers dans notre humble asile, nous n'apercevions du haut des toits qu'une vaste nappe d'eau qui

couvrait au loin la campagne. Tout semblait se réunir pour nous décourager.

La présence du jeune prince qui venait partager les fatigues de l'armée⁽¹⁾, et le calme plein de confiance du maréchal Clauzel, contribuaient à relever les espérances, et à affermir les résolutions, mais nous n'en étions pas moins préoccupés d'assez fâcheux pressentiments que toutes les conversations tendaient à entretenir : nous n'entendions aucune parole consolante ; on avait aucune nouvelle de Constantine, et cette ville que nous prétendions aller occuper ne nous était connue que par des récits vagues et souvent contradictoires de quelques voyageurs arabes. Sa position réelle, ses forces, sa population, ses moyens de résistance, jusqu'à la distance qui nous en séparait ; tout était environné d'une incertitude désespérante : tantôt on nous la disait défendue par une armée décidée à s'ensevelir sous ses ruines, tantôt on la représentait comme abandonnée à une population n'attendant, pour se soumettre, que l'apparition du soldat français. C'est au milieu de ces doutes et de ces inquiétudes, marquant des

1. Les arabes disaient qu'il avait des cheveux d'or et des yeux comme le ciel.

heures et des jours assez tristement écoulés, que nous commençâmes à raisonner sur les inconvénient d'une position qui pouvait se prolonger indéfiniment, lorsque nous n'avions, ni mission, ni motifs déterminants qui dussent nous retenir.

Le duc de Mortemart était rappelé à Paris par des intérêts pressants. Nous tîmes conseil, et le résultat fut que, dans le cas où nous attendrions la moitié du mois de novembre sans qu'il eût été possible de se mettre en marche, nous profiterions de la première occasion favorable pour revenir en France. Cette résolution, qui paraissait raisonnable et sage, nous coûta beaucoup à prendre ; mais enfin, notre plan étant une fois arrêté, nous cherchâmes seulement à utiliser les rares moments de répit que nous donnaient quelques éclaircies pour visiter les environs de Bône, et tâcher de nous faire une idée juste de ce point important de notre domination au milieu des ruines et du désordre dont il nous offrait le déplorable tableau.

Il existe peu de situations que le soleil d'Afrique ne puissent faire valoir et embellir : la ville de Bône, sa Casbah, son port, les montagnes qui la dominant, présentent un ensemble qui n'aurait pas même besoin de l'éclat de ses

rayons pour fixer les regards et l'attention du voyageur. Nous l'admirions même à travers les nuages épais et bas qui se traînaient au-dessus de la plaine inondée, et avaient déjà couvert de neige les sommets des montagnes.

Dans l'intérieur de la ville, où tout est à faire encore nous eûmes à observer qu'un mélange confus de ruines, de bâtiments à demi achevés, des rues tortueuses et sales, des places mal définies et de mauvaises habitations bâties en terre. Au milieu de tout cela circulaient des chevaux, des mules et des ânes destinés au service de l'armée, des soldats, des arabes, des nègres, se disputaient les chétifs abris qui demeuraient encore debout. Nous pûmes reconnaître les traces de plusieurs essais tentés pour rétablir quelque ordre dans ce triste ensemble ; mais il était difficile qu'une administration mobile, sans base, sans plan bien arrêté, changeant sans cesse d'intentions et d'instruments parvint à obtenir un résultat utile et durable. Le port n'est pas tenable dans le gros temps, et la rade est trop ouverte pour que les navires puissent y rester en sûreté ; cependant il s'y fait quelque commerce exploité par des négociants maures assez riches, qui ont établi des relations avec l'intérieur de l'Afrique au moyen de caravanes qui en arrivent

jusqu'à Constantine.

Quelques instants d'un temps moins défavorable nous permirent d'aller, à travers l'inondation, visiter les ruines de l'ancienne Hippone (5 novembre). Il en reste bien peu de chose de son antique splendeur : quelques citernes dont les arabes se sont emparés pour y établir leur domicile avec les animaux qui composent leur principal avoir, et des masses de briques que l'on dit avoir appartenu à cette église des premiers chrétiens auxquels Saint Augustin faisait entendre sa voix puissante, sont les seuls vestiges que les cours des siècles et les dévastations successives ont laissé subsister. Toutefois la position d'Hippone, ses jardins, ses alentours, la beauté de la végétation qui si développe, offrent aux yeux un tableau séduisant, auquel le souvenir de l'illustre et saint prélat de la primitive église vient imprimer un caractère tout particulier.

La Seybouse, qui se jette dans la mer, près d'Hippone, pouvait ouvrir un débouché essentiel si l'on parvenait à la rendre navigable ; des restes de quais revêtus de marbre, semblaient attester l'importance du mouvement commercial qui, du temps des romains, devait avoir de choses, car on a laissé former des atterrissements qui obstruent le cours de la rivière, et ont

élevé une barre à son embouchure. Nous ne vîmes d'autres bâtiments que ceux qui étaient venus y faire naufrage.

Le résultat de nos observations fut que si pour assainir le pays, on parvenait à dessécher, par des canaux d'écoulement, la plaine, trop souvent inondée qui se trouve entre la Seybouse et la ville, et à utiliser les restes des beaux aqueducs encore existants aux environs pour ramener à Bône les eaux des sources voisines qui l'y conduisaient autrefois, on changerait ainsi facilement les tristes conditions d'insalubrité qui en éloignent aujourd'hui la population et tendraient à arrêter les progrès de toute civilisation.

Il est probable, d'un autre côté, que l'occupation de Stora et de Djidjelli, dont les ports sont meilleurs et plus rapprochés de Constantine que celui de Bône, pourra retarder les améliorations que cette ville réclamerait ; et cependant la fertilité des terrains qui bordent la Seybouse semblerait promettre les, plus heureux résultats aux établissements agricoles qui viendraient s'y former.

Nous remarquâmes que les arabes cantonnés dans les environs de Bône et de la Calle s'étaient déjà familiarisés avec nous ; qu'ils avaient adoptés plusieurs de nos usages et qu'ils

commençaient à comprendre l'avantage des établissements stables, comme première condition de la propriété. Les kabyles, au contraire, restes indomptés des anciens Numides, persistent à se maintenir dans leur vie sauvage indépendante ; réfugiés dans l'intérieur des montagnes, ils n'en sortent que pour venir piller les tribus d'arabes sédentaires, ou attaquer nos voyageurs. Cette belle race d'hommes aussi féroces que courageux se pliera difficilement aux conditions des mœurs plus douces de notre civilisation. L'intérêt seul pourrait les y amener ; il commence déjà à exercer quelque action sur un petit nombre d'individus ; mais la masse résiste et en attendant, les environs de Bône sont loin de présenter une sécurité complète. Ce n'est qu'avec beaucoup de prudence et de précaution qu'il est permis de s'éloigner à une certaine distance de la ville.

Les alentours de la Calle, port très rapproché de Bône, sont couverts des plus belles forêts, faciles à exploiter ; mais dont nous constatâmes avec un sentiment pénible qu'il n'avait encore été tiré aucun parti, après sept années d'occupation. Là comme ailleurs, il nous fut trop aisé de reconnaître que les parties les plus essentielles d'une bonne administration étaient à peine

ébauchée et que, dans l'intérêt général, tout était encore à faire.

Le ciel parvint enfin se disposer à récompenser notre persévérance ; ses cataractes se fermèrent, la neige disparut des sommets des montagnes, le soleil reprit sa force, la masse des eaux se retira de la plaine envahie : on aperçut des mouvements aux environs de la ville ; le Montebello amena un régiment que l'on attendait d'Oran, et réussit à le débarquer sur la jetée de Bône⁽¹⁾ ; le bruit se répandit que l'on allait partir, et la joie devint générale. Dès le 7 novembre une première avant-garde fut envoyée au camp de Dréan, sur la route de Constantine ; quelque retour de mauvais temps prolongea encore l'hésitation ; mais enfin, la dernière résolution fut prise, et le 13 novembre, au matin, le corps d'expédition se mit en marche. Il y eut un peu de confusion dans ce départ. Nous suivîmes le quartier général, sans trop savoir où nous irions, comment nous subsisterions, et où nous reposerions ; mais, enfin, nous étions partis, l'ordre

1. Ce magnifique vaisseau de cent-vingt canons, commandé par M. de la Susse, reçut le 11 la visite du prince. C'était un beau spectacle que de le voir tout pavaisé et saluant de toutes ses batteries.

se rétablit peu à peu. Je retrouvai avec bonheur le soldat français tel que je l'avais connu ans ma jeunesse. J'avais un assez bon cheval, un domestique sûr et fidèle, une bonne santé, peu de besoin, et l'habitude acquise de me plier à toutes les nécessités ; j'étais animé du plus vif intérêt pour ce que nous allions voir et entreprendre, et ce fut assurément un bon moment de ma vie⁽¹⁾.

Notre petite armée se composait de très bons bataillons du 62^e de ligne, deux du 63^e, deux du 59^e, deux du 17^e, et deux du 2^e léger, une division de zouaves, cinq cents hommes d'artillerie, autant du génie, quatre cents du 3^e régiment de chasseurs à cheval d'Afrique, qui se sont qualifiés du nom de Zéphirs, quatre cents spahis, un millier d'auxiliaires arabes, une ambulance et un service de vivres ; en tout environ 5700 hommes d'infanterie, 800 de cavalerie, une batterie de douze, et quelques obusiers et pièces de montagne.

La première journée donna les plus belles espérances : le camp fut établi au-delà de Dréan,

1. C'est à cette occasion que le duc de Caraman écrivait : il me semble que mon sang se réchauffe à l'aspect des baïonnettes françaises.

sur les bords d'un ruisseau. Le maréchal nous fit donner une tente, et nous établîmes près du quartier-général, dont dès le moment, nous fîmes toujours partie. le coup d'œil de l'ensemble de la marche présentait le spectacle le plus intéressant pour nous ; mais la faim commençait à nous presser, et livrés à nos seules ressources, n'ayant aucun équipage de cuisine, nous ne étions réduits à consommer froid nos modestes provisions, lorsque le maréchal nous fit offrir de nous associer à la distribution d'une vaste gamelle qui devait se partager une fois par jour, entre ses aides de camp, les autres officiers d'état-major, et même les gens de sa maison. Nous eussions pu nous attendre peut-être à quelque chose de mieux ; mais le maréchal prenait ses repas seul avec son fils ; nous n'entendîmes point parler du Prince, et dans l'état de dénuement où nous nous trouvions, tout devait être accepté avec reconnaissance. Nous n'avions pour boisson qu'un peu de mauvais vin dans une eau plus mauvaise encore ; et cependant une heureuse disposition d'esprit nous faisait prendre gaiement notre part sur ces premières tribulations qui nous auraient paru les délices de Capoue, si nous avions pu prévoir ce qui nous attendait par la suite.

La nuit ayant, enfin, marqué pour tout le camp l'instant du repos, chacun fut chercher l'abri qu'il s'était préparé avec plus ou moins de bonheur ou d'intelligence, et nous prîmes ainsi possession de notre tente, que nous avions partagé avec le duc de Mortemart, son gendre et moi ; nos manteaux y comportaient nos lits ; nos selles nous servaient de traversin, et nos vêtements réunis étaient employés à nous protéger contre l'extrême fraîcheur des nuits. Nos gens et nos chevaux campaient près de nous, ainsi que deux chasseurs que le maréchal nous avait permis de détacher de leur corps pour notre service. Les chevaux, dont les rations de fourrage étaient distribuées devant eux, et à terre, restaient attachés par un pied à une longue corde fixée aux deux extrémités par deux piquets, et se trouvaient retenus de plus par une courroie passée dans un anneau. Ce simple appareil était reconnu suffisant, car les chevaux arabes, qui vivent en société avec leur maître, sont ordinairement très doux, se battent rarement entre eux et cherchent plus rarement à s'échapper ; un de nos domestiques veillait d'ailleurs sur eux, et était chargé d'entretenir le feu du bivouac, tandis que les autres se reposaient sous un toit de feuillage.

Les fatigues de la journée, par une chaleur étouffante, nous avaient merveilleusement disposés au sommeil, et cette première nuit commença pour tous, en se livrant avec confiance aux rêves d'avenir et de succès que l'on croyait pouvoir entretenir ; mais qui devaient être si tristement déçus !

Dès la fin du jour, le ciel s'était chargé de nuages épais et assez menaçants ; cependant nous avions cru pouvoir ne pas nous en préoccuper, et nous étions plongés dans toute la profondeur d'un premier sommeil, que favorisait encore le murmure d'un petit ruisseau près duquel notre tente était placée, lorsque nous fûmes réveillés par un violent coup de tonnerre. Bientôt, à travers la toile grossière de notre tente, de nombreux éclairs vinrent frapper nos yeux et répandre une triste clarté sur tout ce qui nous entourait : la pluie commença à tomber par torrents, le petit ruisseau, grossi en quelques instants, ne tarda pas à rouler avec fracas des fragments de rochers qui s'entrechoquaient au milieu de ses flots ; notre tente fut envahie par les eaux qui arrivaient de toutes parts et suivaient la pente des montagnes sur laquelle le camp se trouvait assis : elles s'étaient frayé un passage au milieu de nos effets, et venaient

même soulever les couvertures qui nous servaient de lit : force nous fut donc de quitter en toute hâte notre humble abri, qui ne pouvait plus nous défendre, et de nous associer à la confusion générale qui résultait de cet incident si fâcheux et de se mettre en marche ; mais déjà la violence de la tempête avait mis obstacle à la communication. Plusieurs hommes et quelques chevaux périrent en cherchant à traverser le ruisseau, converti en torrent impétueux. Jamais réveil plus triste n'était venu affliger une armée. Ce spectacle de la douloureuse mémoire est resté profondément gravé dans mon souvenir ; et cependant, il ne devait offrir que le prélude des désastres qui nous attendaient.

(14 novembre). – Au point du jour, l'ordre se rétablit, et le corps expéditionnaire reprit son mouvement ; mais ce n'était plus ce tableau si riant de la veille, ce n'étaient plus ces troupes brillantes et animées d'une gaieté confiante dont nous étions heureux de partager les espérances ou du moins les illusions. Trempés de pluie, et transis de froid, nos soldats portaient avec effort leurs armes ternies ; des buffleteries, couvertes de boue, dépassaient encore des uniformes en désordre ; on marchait avec peine sur un terrain spongieux et profondément dé-

trempé par la pluie ; le froid et l'humidité avaient déjà altéré les constitutions les plus robustes ; bientôt la fièvre vint atteindre quelques hommes qu'on voyait la tête enveloppée d'un mouchoir, se diriger lentement vers l'ambulance ; les chevaux mêmes paraissaient abattus par la suite de la mauvaise nuit qu'ils venaient de passer, enfin, l'aspect général de notre expédition se présentait sous des couleurs peu encourageantes.

Cependant le soleil reparut, et tout sembla se ranimer sous l'influence de ses rayons. Les membres engourdis commencèrent à reprendre leur libre action ; l'ordre s'était insensiblement rétabli, les figures devenaient moins sombres ; mais cette première épreuve avait fait pressentir toutes celles auxquelles il fallait s'attendre, car le manque de moyens suffisant de transport allait encore s'accroître, et rien ne pouvait y suppléer. On aurait pu tirer parti de la bonne volonté, du zèle même de ceux des habitants du pays qui s'étaient associés à notre fortune ; mais je voyais avec peine que, par une inconséquence qui nous est trop habituelle, loin de les attirer et de les encourager par de bons traitements, on ne leur témoignait, ni estime, ni confiance ; et la parade, un peu grotesque à la vérité, du pré-

tendu bey Joussouf devenait l'objet des plus maladroites moqueries⁽¹⁾. Il ne pouvait pas entrer dans nos têtes françaises que les arabes fussent des hommes comme nous ; on voulait bien s'en servir comme bêtes de somme, mais sans leur accorder la moindre intelligence. Ces préventions injustes et funestes partaient malheureusement d'assez haut, et elles m'ont peut-être l'un des plus puissants obstacles aux progrès de notre domination en Afrique. Lorsque avec mon ancienne habitude de l'orient, j'étudiais les physionomies expressives des arabes et leurs dédaigneux silence au milieu des outrages qui

1. Une lettre du 6 disait, en parlant de Joussouf : « il se montre plein d'espérance ; il est venu chez moi hier et y est resté longtemps à causer avec beaucoup d'esprit et de vivacité, nous expliquant sa position, les causes qui lui ont nui, celles qui peuvent les servir, les fautes de notre administration, qu'il voudrait voir éviter, et les principes qu'il désirerait qu'on adoptât pour assurer la domination de la France. Il nous a montré un grand dévouement, d'accord d'ailleurs, disait-il lui-même, avec son intérêt, puisqu'il ne serait rien sans notre appui. Il ne croit pas à une résistance sérieuse avant Guelma (moitié chemin de Constantine). Joussouf devait être reconnu bey avec toute l'autorité attachée à ce titre, il paraît essentiel qu'on lui rende beaucoup dès à présent. C'est le seul moyen d'inspirer aux arabes la considération qui lui est nécessaire ».

leur étaient prodiguées, je me sentais péniblement affecté, et de ce que l'on faisait, et ce que l'on ne faisait pas ; car je comprenais toute l'utilité que nous eussions pu retirer du bon emploi de ces hommes, neufs pour nous, mais vieux dans le désert.

Nous arrivâmes, après une marche assez fatigante devant Guelma, dont la Seybouse nous séparait. Ce point avait été occupé et fortifié d'avance, et notre camp fut établi à peu de distance de nombreux débris de cette ville romaine. Quelques uns d'entre nous, et j'étais du nombre, tentèrent avec peine, et non sans danger, de traverser sans pont ni bateau la rivière gonflée par l'orage de la nuit, pour aller visiter les restes curieux d'une grandeur évanouie. Ce ne fut pas sans une sorte d'émotion que je vis, au milieu du désert, et au milieu de l'Atlas, en présence de ces témoins importants d'une époque où la fortune des armes avait soumis la puissance romaine tant de nations indépendantes. Je me disais que nous venions à notre tour envahir ces régions lointaines, et leur imposer le joug du vainqueur ; qu'à notre tour nous devenions maîtres de la destinée de ces peuples ; que nous voyions de même des regards consternés demander à la résignation

le seul adoucissement possible au plus grand des malheurs ; que dans la suite des temps, d'autres pourraient venir aussi étudier les vestiges de notre passage, et quelques pierres mutilées seraient peut-être, seules à en porter témoignage.

Nos recherches nous firent reconnaître de nombreuses inscriptions voisines sans grand intérêt, des débris de colonnes, des fragments de sépultures, le tracé complet d'un théâtre, des bains, un cirque taillé dans le roc, enfin, une vaste étendue de terrain couvert d'une quantité immense de plus belles pierres, retraçant les vicissitudes du sort dont nous allons perpétuer la tradition par notre conquête.

Ces restes de constructions romaines ont déjà subi plusieurs transformations : convertis par les Sarrasins, et suivant les principes de l'art de la guerre au 12^e et 13^e siècles, en enceintes et en tours, formant comme des citadelles opposées aux incursions des arabes, nous les vîmes employés par le génie français à élever de nouveaux remparts. Je passai toute la journée à parcourir ces ruines avec deux officiers qui partageaient mon ardeur à fouiller ce vaste cimetière de la domination romaine dans ces contrées. Je devais, peu de jours après, retrouver l'un d'eux,

le commandant Richepanse, blessé à mort sous les murs de Constantine, l'autre le colonel Leblanc, le fut également l'année suivante ; mais alors, dans notre exploration de ces tombeaux des siècles, nous étions loin de croire que le leur dût aussitôt s'ouvrir⁽¹⁾.

Nous déposâmes à Guelma, les malades, déjà trop nombreux, qui eussent gêné notre marche. On les y fit passer aussitôt que la baisse des eaux de la Seybouse l'eut rendu possible ; on échangea nos provisions avariées contre celles d'un convoi venant de Bône avait apportées, et le mouvement continua.

Jusque-là les difficultés que nous avons rencontrées avaient pu être attribuées aux intempéries de la saison et à des précautions mal prises ; d'autres allaient se présenter, indépendantes de toute volonté, que nous ne pouvions que prévoir, et qui auraient pu entraîner pour nous, ou plutôt contre nous, les plus graves conséquences, si les arabes, mieux instruits, avaient su apprécier nos véritables forces, et profiter

1. Hélas ! Le duc de Caraman était assurément loin aussi de soupçonner qu'un malheur personnel et si cruel pour lui devrait bientôt se rattacher à ces impressions.

des avantages que les embarras de notre position leur donnaient.

Notre petite armée s'avançait hardiment au milieu d'un pays inconnu ; elle allait s'y trouver privée de toute communication, n'ayant pour ressources que celles qu'elle apportait et qui diminuaient chaque jour sans qu'il fût possible de les renouveler. Elle n'avait rien à espérer du pays même ; on ne pouvait plus, faute d'escorte possible, compter sur les approvisionnements laissés en arrière. Trop faible pour se fractionner, elle ne pouvait, ni s'étendre, ni s'éclairer ; mais devait au contraire, se tenir constamment réunie sans oser hasarder le moindre détachement pour une reconnaissance. Il est certain que si, dans cette situation les arabes nous eussent harcelé dans notre marche, ou se fussent même bornés à nous inquiéter en se montrant en masse considérable sur les hauteurs environnantes, la prudence et la raison nous eussent obligé à renoncer à notre entreprise et nous eussent fait reprendre la route de Bône, trop heureux d'y revenir sans avoir éprouvé d'échec trop grave. Une seconde journée de pluie ou d'orage devait avoir le même résultat, car, après ce que nous venions d'être témoins dès le premier jour de marche, il devenait évident que pour ceux mêmes

qui étaient les moins susceptibles d'impressions fâcheuses que, dans un terrain aussi détrempe, où l'on s'enfonçait à mi-jambe, la retraite eût été presque impossible, ou qu'on ne serait parvenu à sauver les hommes qu'en sacrifiant tout le matériel. Il pouvait donc survenir tel incident qui n'eût pas plus permis de reculer que d'avancer. Tout dépendait du temps et de l'ignorance des arabes. Heureusement la fortune se déclara pour nous ; le temps se remit au beau, l'ennemi ne parut pas, et nous pûmes poursuivre notre aventureuse entreprise.

La direction que nous suivions vers l'Atlas avait été reconnue à la dérobée et à la hâte, en partant de Guelma. On ne savait pas encore si l'on devait passer à droite ou à gauche de la Seybouse. Le hasard nous conduisit au confluent d'un cours d'eau assez fort avec cette rivière, et nous nous vîmes arrêtés par un ravin très profond, qu'il fallait traverser, et dont les bords étaient à pic. L'artillerie et le génie réunirent leurs efforts pour nous ouvrir un passage.

Nous n'avions ni ponts de campagne, ni chevalets, ni aucun des moyens nécessaires pour surmonter les difficultés que présentait un terrain si accidenté. Le courage des hommes, et la vigueur des bras suppléaient à ce qui nous

manquait. Notre colonne d'équipages eut beaucoup de peine à passer, mais y réussit enfin ; nous nous trouvâmes de l'autre côté, et quelques heures de repos nous firent oublier les fatigues que l'on avait éprouvées. Les premiers coups de fusil nous furent tirés des épais buissons que nous avions à traverser, et nous signalèrent le présence des arabes ; mais nous ne vîmes aucun corps réuni sur les hauteurs, et ce fut un grand bonheur pour nous ; car arrêtés comme nous l'avions été par le passage très difficile que nous avions à franchir, qui pouvait se combiner autour de nous, toute démonstration hostile un peu énergique de la part des arabes nous eût été fatale ; il leur fallait en effet peu de temps pour épuiser nos ressources, en nous forçant à consommer sur place le peu de munitions que nous portions avec nous ; et comment soigner ou évacuer les malades ou les blessés, dont chaque jour aurait accru le nombre ? Le bonheur, qui souvent s'attache même aux imprudences, nous préserva de tous ces dangers : aucun accident fâcheux ne vint troubler cette journée, et dès le lendemain nous pûmes continuer notre marche vers le col de Merz el Hamar que nous devons franchir, pour prendre le versant de l'Atlas opposé à celui que nous avons suivi jusqu'alors,

et qui devait nous conduire à Constantine !

Les coups de fusil que nous avons essuyés sur notre route, bien qu'ils fussent en petit nombre, nous obligèrent à adopter quelques précautions militaires. L'ordre de notre marche fut plus resserré ; la colonne des équipages avançait sur un sentier que lui ouvraient les ouvriers du génie, et deux autres colonnes couvraient ses flancs. Le bey Joussof, avec sa cavalerie irrégulière et l'attirail presque comique de sa dignité, marchait à l'avant-garde et éclairait le pays ; mais il n'en rapportait point de vivres, et sa petite troupe ne s'y renforçait point comme il l'avait espéré. On trouvait les douaires évacués ou brûlés, et il était rare que l'appât même du gain nous procurât un peu de paille hachée ou d'orge pour nos chevaux qu'on avait peine à nourrir.

En avançant dans l'Atlas, les inquiétudes augmentaient ; on commençait à jeter un regard sur la distance qui nous séparait de toute espèce de secours. Je n'étais pas exempt de quelques tristes réflexions, et je trouvais en moi-même peu d'arguments pour les combattre ; mais dans les moments des plus vives appréhensions, on nous parlait de Constantine, et tout était oublié.

Nous étions guidés depuis Guelma par les débris des corps de garde dont les romains avaient jalonné la route de Bône à Constantine. Ces constructions attestaient également la prudence et la puissance de ce peuple conquérant. Elles sont renversées jusqu'au niveau du sol ; mais les fondations subsistent, et leur caractère ainsi que la nature des matériaux employés demeurent des preuves de l'importance qu'ils attachaient, comme moyen d'assurer la soumission de ces provinces.

Après trois jours de marche et de pénibles travaux, nous atteignîmes enfin le col de Merz el Hamar sur le haut duquel nous trouvâmes la trace d'un camp assez considérable qu'avaient occupé les forces d'Achmet, bey de Constantine, avant de se replier sur cette ville. Nous suivîmes dès lors la route qu'il avait prise, mais sans qu'il nous eût laissé la moindre chose à recueillir. Des masses de fumier infect marquaient les points de leurs haltes. Bientôt le manque de bois vint se joindre à toutes les privations que nous avions à supporter. Nous ne l'avions pas prévu, et il ne nous en fut que plus sensible.

A mesure que nous approchions du col, nous avons remarqué que les bois et les broussailles devenaient plus chétifs et plus rares ; mais ils

disparurent ensuite entièrement. Nous en prenions notre parti dans les premiers instants, pensant que notre marche deviendrait plus facile dans un pays ainsi découvert, et nous nous flattions de trouver plus bas, dans les vallons, ce bois si nécessaire dont les croupes de montagnes étaient dépouillées ; mais nos recherches furent vaines, aucune apparence de végétation ne vint consoler nos yeux. La terre avait été cultivée ; mais on ne voyait pas un buisson, et nous en fûmes enfin réduits à recueillir quelques grosses têtes de chardon pour faire cuire nos aliments, triste et faible ressource qui nous manqua même en approchant de Constantine.

Le temps se maintint heureusement au beau ; nous n'étions plus arrêtés que par quelques ruisseaux, dont le cours se dirigeait vers la ville but de tous nos efforts, et dont plusieurs, encore gonflés par les pluies récentes, présentaient de véritables obstacles ; les abords en étaient difficiles, et les grosses roches qu'ils roulaient avec eux faisaient perdre pied aux hommes et aux chevaux, dont nous eûmes le regret de voir périr quelques-uns sous nos yeux.

(19 novembre). – Ce fut à deux journées de marche de Constantine que les plus grandes

épreuves nous commencèrent pour nous. Le temps devint froid, couvert et brumeux : les embarras de tout genre se multipliaient ; déjà on avait cru prudent d'alléger autant que possible la charge des mulets et du peu de voitures de transport qui nous restaient. Tout fut sacrifié désormais pour assurer le service des malades, dont le nombre augmentait chaque jour d'une manière alarmante. Les objets de luxe ou même de simple commodité furent détruits ou abandonnés, et on ne réserva que l'absolu nécessaire. Nous nous vîmes privés de notre tente qui était notre plus précieuse ressource, et dès ce moment nous dûmes nous résigner à passer toutes les nuits en plein air, et sans abri contre l'humidité de la terre, ou l'abondance des rosées dont nous nous trouvions inondés le matin. Le soleil qui, du moins jusqu'alors, nous avait fait oublier pendant la journée tout ce que la nuit amenait de fâcheux, disparut derrière d'épais nuages, et manquant complètement des feux, nous n'eûmes plus rien pour nous réchauffer et nous ranimer. Continuellement exposés à une pluie glaciale ; ayant à lutter contre la violence des rafales auxquelles on ne pouvait résister, nous ne trouvions le soir pour nous reposer qu'un sol délayé, et nous nous couchions dans la boue. Plus de

ces feux brillants qui indiquaient sur l'horizon l'étendue et les limites de notre camp ; plus de ces joies du soldat que font naître les moindres incidents. L'espace que nous occupions ne réunissait qu'une masse sombre et silencieuse au milieu de laquelle les chevaux même demeureraient sans mouvement transis de froid, et n'ayant pour soutenir leurs forces défaillantes qu'un peu de chaume ou quelques restes de paille hachée. Plusieurs de ces pauvres animaux ne pouvant plus se relever furent abandonnés mourants sur la place que nous quitions. On doublait les attelages avec ceux qui restaient disponibles ; mais c'était trop souvent pour les voir s'épuiser en efforts inutiles.

Le réveil du matin offrait une scène bien pénible. Nos malheureux soldats, réduits pour toute nourriture à un peu de biscuit d'une assez mauvaise qualité, avaient peine à se retirer de la fange dans laquelle ils avaient passé la nuit ; il ne pouvait plus être question de la tenue habituelle, et peu d'armes se trouvaient en état de servir, si nous eussions été sérieusement attaqués ; cependant on n'entendait ni une plainte, ni un murmure, et du moment où l'ordre de service était donné, chacun se rendait à son poste avec une fermeté que je ne cessais d'admirer.

Le soldat français se trouvait tout entier au milieu de toutes ces misères. Le sentiment de l'honneur et du devoir parlait plus haut que toutes les souffrances, et je me sentais ému jusqu'aux larmes, lorsque allant causer avec quelques-uns d'entre eux, je les voyais plus occupés du mauvais état de mon équipage que de leurs propres privations. Cherchant à les encourager en leur parlant de Constantine, et des dédommagements qui les y attendaient, je me sentais heureux de les voir sourire à cette pensée, et je concevais tout ce que devait éprouver de satisfaction et d'orgueil ceux qui étaient appelés à commander de pareilles troupes.

La nuit que nous passâmes près du monument de la Somma, à 5 lieues de Constantine, fut véritablement épouvantable : les éléments semblaient déchaînés contre nous ; une violente tempête accompagnée de torrents de pluie, précéda la neige et les frimas dont nous nous vîmes environnés et couverts au point du jour ; le contrée toute entière présentait l'aspect de la Russie pendant l'hiver ; les plaines comme les montagnes avaient pris cette triste livrée des climats du Nord, que je m'attendais guère à retrouver sous le ciel de l'Afrique. Étendus sur le sol détrempé, et à demi gelé de froid, j'avais mis

ma tête à l'abri, en l'enveloppant d'une portion de couvertures, et je cherchais à conserver ainsi un peu de chaleur. Je parvins à dormir, parce que dans presque toutes les situations, quelques fâcheuses qu'elles soient, le sommeil vient plus ou moins à l'aide de l'humanité souffrante ; mais je ne puis rendre ce que j'éprouvais lorsque je me vis, à mon réveil, couvert d'une couche épaisse de givre mêlée de neige et de grêle, sous laquelle, tout raide de froid, et pouvant à peine me lever, je devais présenter assez l'apparence singulière d'un marron glacé. Je reconnus cependant que c'était à cette étrange enveloppe que je devais le peu de chaleur que j'avais pu conserver, car elle m'avait préservé de cette humidité glaciale, bien plus fatale encore à ceux qui s'en trouvaient pénétrés. Parvenu enfin à remonter sur mon pauvre cheval qui, n'ayant presque rien mangé depuis deux jours, pouvait à peine me porter, je me réunis à notre troupe qui commençait à ressembler à une caravane en désordre bien plus qu'à une armée conquérante.

Le maréchal, toujours impassible et confiant, aurait voulu remonter le moral de notre petite armée, et, soit qu'il le crût réellement, soit qu'il voulût seulement le faire croire, il annonça

par un ordre du jour qui nous causa quelque étonnement, que le lendemain on entrerait à Constantine⁽¹⁾. Il y ajoutait des injonctions sévères sur la conduite à tenir envers les habitants, et désignait à l'avance les divers quartiers qui devaient être assignés aux troupes.

Une déclaration aussi formelle n'aurait été qu'une cruelle mystification, si elle n'avait pas été fondée sur des informations positives et secrètes, qui devaient être parvenues au maréchal, relativement à ce qui pouvait se passer dans l'intérieur même de la ville, et des dispositions qui y seraient manifestées à notre égard. Il était assez naturel, dans la triste situation où nous nous trouvions, que l'on s'attachât à toute perspective un peu consolante ; aussi se livra-t-on sans réserve aux espérances que faisait naître celle-ci, et quand, après quelques heures de marche, les premières vedettes annoncèrent que

1. Le duc de Caraman aurait-il pu croire alors qu'il était venu des rives de la France comme pour reconnaître cette ville, dans les murs de laquelle, et après la conquête, devait l'année suivante succomber l'aîné de ses fils, général commandant l'artillerie destinée à ouvrir le brèche à la valeur de nos troupes, et que ce fils, objet de si justes et si profonds regrets, serait enseveli au pied de ces remparts démantelés.

Constantine était en vue, des cris de joie s'élevèrent de tous côtés⁽¹⁾, et chacun retrouva des forces pour hâter le moment d'y arriver.

Aucune démonstration hostile n'était venue jusqu'alors confirmer nos difficultés. J'en excepte quelques coups de fusil tirés de loin en loin, et hors de portée, par des éclaireurs arabes qui, au grand galop de leurs chevaux, se détachaient de leur petite troupe pour venir ainsi nous révéler leur présence. On ne se donnait pas la peine d'y répondre : nous passâmes même auprès de quelques douairs où les femmes étaient restées ; elles ne paraissaient concevoir aucune crainte. Nous n'y trouvâmes aucune ressources ; mais, enfin, nous approchions, et toute la gaieté française

1. Cette scène doit rappeler quelque chose de l'enthousiasme des croisés à la vue de Jérusalem, si poétiquement célébré par Tasse :

« Ecco apparit Gerusalem si vede !
Ecco addidat Gerusalem si scorge !
Ecco da mille voici unitament
Gerusalem salutatur si sente »

Virgile ne dit-il pas aussi, en peignant l'impression des Troyens à la première apparition des côtes d'Italie :

« ... Italian primus conclamat Acchates !
Italian Iæto socii clamore salutant »

s'était réveillée en se voyant si près du but de notre expédition.

Depuis Merz el Hamar nous avons suivi le mouvement de retraite d'Achmet qui, après avoir traversé Constantine, où il avait laissé son lieutenant, avait pris position dans une vallée en arrière de la ville. Une grande agitation parut se manifester à notre approche (21 novembre) ; quelques détachements se présentèrent, avec l'intention apparente de s'opposer à notre prise de possession des deux points d'où l'on dominait la ville ; mais la moindre démonstration faite de notre part il se replièrent en toute hâte. Notre avant-garde fut accueillie par des cris épouvantables, et une foule immense d'arabes se précipita au pas de course et sans ordre hors des portes de la ville, et jusque sur nos tirailleurs ; mais cette impétuosité, assez ridicule, ne se soutint pas après les premiers coups de fusil, et cette même foule entra dans la ville plus vite encore qu'elle n'en était sortie.

Dès le soir, nous étions en position devant Constantine que nous menaçions de deux côtés ; mais sans vivres, sans munitions, tous nos équipages s'étant trouvés arrêtés par les obstacles qu'opposaient des chemins défoncés et des torrents grossis qu'il fallait passer à gué, ce

qui était devenu momentanément impraticables. Deux des côtés de la ville demeuraient en libre communication avec le dehors et le camp d'Achmet.

Notre dernière journée de marche avait été extrêmement pénible. Les démonstrations des arabes, quelque peu dangereuses qu'elles fussent, ne nous en forcèrent pas moins à resserrer nos colonnes par prudence : les chemins en devenaient de plus en plus mauvais ; on doubla nos attelages épuisés pour faire avancer notre artillerie et l'ambulance qui n'arrivèrent qu'avec grand peine sur le plateau de Mansourah, enfin on détruisit toutes les voitures que l'on se voyait obligé d'abandonner ; mais tant de précautions et de sacrifices étaient encore insuffisants pour rallier les traîneurs imprudents ou trop affaiblis : plusieurs d'entre eux tombèrent au pouvoir des arabes, et nous ne tardâmes pas à apprendre avec un profond sentiment de tristesse que déjà un certain nombre de têtes avaient été portées au camp d'Achmet, comme de sanglants trophées de leurs prétendus succès.

On s'établit tant bien que mal, en arrivant ; mais le temps continua à nous persécuter. La neige qui couvrait les montagnes fondait sous

nos pieds, et privés de feu comme nous l'étions, campés sur un terrain fangeux, exposés à un vent froid qui pénétrait à travers nos vêtements, réduits pour tout aliment à un peu de biscuit, il n'était pas étonnant que nos soldats succombassent à la fièvre et à la dysenterie, et nous en perdîmes plusieurs pendant la nuit. C'est ainsi que de nouvelles épreuves venaient remplacer ces rêves de succès et cet espoir du bien-être que nous devions trouver dans Constantine. Les plus confiants ne purent s'empêcher d'en ressentir quelque atteinte de découragement.

Le lendemain, vers midi, la prière générale fut annoncée dans la ville du haut des minarets, et rejetée par la foule réunie sur les remparts. Le pavillon rouge des arabes fut alors arboré sur la Casbah : il fut assuré par un coup de canon de gros calibre, tiré à boulet ; et dès ce moment il devint évident que ce n'était qu'à la suite d'un siège ou d'une attaque de vive force, que les portes de Constantine devaient s'ouvrir pour nous, et que la garnison était décidée à se défendre.

Notre position devenait fort critique. Partis de Bône avec une faible armée mal approvisionnée, nous nous trouvions réduits par les maladies à un nombre très insuffisant de combattants

et nous ne pouvions attendre aucun renfort. Il fallait penser à la possibilité d'une retraite, réservant encore pour cette éventualité ce qui devenait nécessaire sur le peu qui nous restait en subsistance et munitions. Il était trop certain que si le mauvais temps continuait, les chemins devenant impraticables, les moyens ordinaires se trouveraient inutiles et qu'il faudrait abandonner tout le matériel pour sauver le transport de nos malades.

Une circonstance particulière était encore venu aggraver cette fâcheuse position. Le Rummel dont le cours formait en grande partie l'enceinte de Constantine, et qui n'était ordinairement qu'un maigre ruisseau, que l'on pouvait traverser presque à pied sec, se trouvait converti, par suite des pluies, en un torrent impétueux, présentant une barrière à peu près insurmontable. Notre avant-garde était bien parvenue à la franchir le jour même de notre arrivée, à la faveur d'un gué encore existant alors, bien qu'il présentât du danger, et s'était établie sur le Coudiat-Ali (sic), qu'elle devait occuper avec quelques pièces d'artillerie légère ; mais dès le lendemain (22 novembre) toute communication était devenue impossible, et nous étions aussi inquiets de son sort qu'elle devait l'être du

notre, ne pouvant nous prêter réciproquement aucun secours, ni combiner aucun mouvement. Cet état de choses aurait pu avoir pour nous les conséquences les plus désastreuses, s'il eut été connu et apprécié des arabes, qui heureusement parurent ne pas s'en douter.

Le maréchal fit encore quelques efforts pour faire arriver des émissaires dans la ville et tenter la cupidité des chefs ; mais ils furent sans résultat, et il ne resta plus qu'à se décider à une attaque de vive force. Il fut arrêté que l'on tenterait d'ouvrir une brèche en faisant sauter la porte qui se trouvait sur le port d'Alcantara, et que l'assaut serait donné aussitôt que la brèche serait praticable ; mais on eut beaucoup de peine à faire parvenir à l'avant-garde les instructions nécessaires pour qu'elle pût opérer de son côté, et même temps, une fausse attaque.

(23 novembre). — La perspective d'un prochain assaut produisit sur nos soldats son effet ordinaire : chacun y salua l'espoir de trouver une occasion de gloire et de distinction ; les maux passés et présents en furent oubliés, et l'ardeur la plus vive vint s'emparer de ces troupes épuisées par tant de fatigues.

Dois-je avouer que je m'associai à toutes ces impressions, et que, sans m'arrêter à considérer

ce qu'il pouvait y avoir de peu en rapport avec mon âge dans cet empressement à exposer, sans nécessité et sans mission, le peu de jours qui pouvaient m'être encore réservés, je ne m'occupai que du choix du poste qui me mettrait à même de prendre une part directe à la partie la plus vive de l'opération qui se préparait ? Le colonel du 2^e léger, qui avait la tête de l'attaque, et qui avait pris position en silence près de la porte que l'on battait en brèche, me reçut dans ses rangs et j'attendais avec une ardente anxiété le signal qui devait être donné aussitôt que le génie serait parvenu à attacher un pétard à la porte intérieure, et à la faire sauter. Déjà l'artillerie, peu nombreuse à la vérité, qui battait avec vigueur la porte d'Alcantara, avait réussi à ouvrir un premier passage ; mais il ne restait presque plus de munitions, et ceux qui la dirigeait avait fait observer qu'il était indispensable d'en réserver en cas de retraite. A minuit, les mineurs, soutenus par le feu de nos batteries, s'élançèrent au milieu des débris de la première porte ; mais, exposés à la fusillade meurtrière des arabes, qui les ajustaient presque à bout portant par les ouvertures pratiquées dans les maisons voisines, les sacs à poudre s'étant trouvés, par une inexplicable confusion, mêlés avec des sacs

à terre, ils ne purent, malgré leurs efforts longtemps soutenus, accomplir la dangereuse mission qui leur était assignée : le pétard ne put être attaché ; la porte résista, et ces braves gens, ne voyant aucun espoir de succès, furent obligés de revenir après avoir éprouvé une perte considérable. Les troupes destinées à tenter l'assaut furent dès-lors retirées de la position où elles se tenaient cachées, et le feu se ralentit sur tous les points. Je remontai tristement avant le jour (24 novembre) sur le plateau d'où nos pièces avaient battu la porte, et j'y trouvai le maréchal et le prince recevant dans un sombre silence les rapports qui se succédaient. Toute la question se réduisit bientôt à savoir si l'on emploierait le peu de munitions, à tenter un nouvel effort mieux combiné, ou si on les conserverait pour assurer la retraite au besoin. Le premier parti était brillant, mais hasardeux ; il fallait réussir, ou se considérer comme perdus : les conseils d'une sage prudence devaient être écoutés. Le maréchal demeura quelques instants plongé dans une profonde méditation ; puis, se relevant avec une fermeté et une décision que je fus obligé d'admirer, bien qu'elles contrariassent tous mes vœux secrets, il exposa sans rien dissimuler, et en peu de mots, au prince la

situation telle qu'elle se prononçait , lui dit quelle était l'opinion que la prudence et sa responsabilité, le portaient à adopter et lui demanda son avis. Le duc de Nemours ne pouvait mieux faire que de s'en rapporter à ce que le maréchal jugerait devoir ordonner pour le salut de l'armée, et toutes les mesures furent immédiatement prises pour que le mouvement de retraite pût commencer à s'effectuer avant que le jour eût instruit les arabes de la détermination prise.

Il est peu de circonstances où un homme ait eu plus à mettre au jeu du sort que le maréchal Clauzel dans cet instant solennel. Renonçant à toutes les chances du succès brillant qu'il s'était promis, après avoir vu tant d'obstacles heureusement surmontés ; pouvant peut-être encore se flatter de réussir en risquant un dernier effort, il allait d'un seul mot compromettre une réputation acquise, abandonner tous ses rêves de gloire, et échanger des espérances naguère si belles encore contre les dangers d'une retraite hasardeuse. Lui-même allait, ainsi, donner gain de cause à ceux qui, jaloux de sa fortune militaire, avaient déjà taxé de haute imprudence son obstination à poursuivre une entreprise environnée de tant de difficultés. Il ne pouvait se dissimuler que son rôle était fini dès qu'il s'éloignait de Constantine

sans y être entré, et la confiance qu'il avait cherché à inspirer ne paraît plus à bien des yeux qu'une vaine jactance. Placé près de lui, je l'observais attentivement, et je me faisais une idée de tout ce qui devait se passer dans son âme. Je n'en appréciai que plus la force de caractère avec laquelle il prit sa résolution, et prononça sans ajouter une parole, ce mot de RETRAITE, si pénible pour lui comme pour nous. Rien n'excite plus vivement l'intérêt que le spectacle d'un homme de cœur aux prises avec un grand revers : une telle situation, noblement soutenue, le place à une grande hauteur, et j'éprouvais, le dirais-je ? une sorte de satisfaction à reconnaître et à étudier ici toute la puissance d'une âme fortement trempée.

Le calme apparent du maréchal, lorsqu'il devait être en proie aux plus pénibles réflexions, ne se démentit pas pendant toute la retraite : il ne se montra pas un seul instant découragé ; ses ordres furent toujours clairs et précis, et jusqu'au dernier moment, toujours au milieu des troupes, on le vit déployer toute l'activité de la jeunesse. Je ne prétendrai pas le juger sous tous les rapports ; mais je puis affirmer que la confiance des soldats lui est restée toute entière, et ils le lui ont assez prouvé dans toutes les phases de

cette fatale retraite.

La sollicitude du maréchal se porta avant tout sur les moyens d'assurer le transport des malades et les moyens d'assurer le transport des malades et des blessés dont le nombre s'était accru de manière effrayante, et promettait de s'accroître encore pendant la marche que nous avions à faire. Les ordres les plus sévères furent donnés pour que l'on détruisit tout ce qui ne serait pas d'une nécessité absolue, et chacun fit sans murmurer son sacrifice, pour assurer le salut de ceux que rien n'aurait pu sauver du fer des arabes, s'ils ne se trouvaient pas protégés par toutes les forces que nous pouvions réunir encore. Je perdis dans cette occasion le petit bagage que j'avais emporté : je le croyais bien en sûreté à l'avant-train d'une de nos pièces ; mais ce dernier refuge devint encore nécessaire à quelques malades, et tout fut, ou brûlé, ou abandonné aux arabes. Il nous avait été impossible, en marchant sur Constantine, de trouver le moment de changer de quoi que ce soit : en revenant il ne me restait plus rien ; de sorte que je reparus à Bône avec la même toilette que le jour du départ, en y joignant une barbe digne d'un enfant du désert.

Je reprends ma narration au point où cette

digression l'avait suspendue (24 novembre), c'est à dire au commencement du mouvement de retraite. Dès l'aube du jour, toutes les colonnes de marche étaient formées, et nous abandonnions le plateau de Mansourah ; la colonne du centre était composée de tous les équipages de l'ambulance, des munitions, et d'une partie des vivres, sévèrement calculée par rations, de manière que chaque individu eût la portion nécessaire pour sa subsistance jusqu'à Guelma, où nous devons trouver des approvisionnements, et où l'on devait déposer les malades. Deux colonnes couvraient les flancs de la première, et le reste des troupes formait l'avant-garde et l'arrière-garde.

Tous les mouvements s'exécutaient avec un ordre parfait, mais dans un morne silence. Le temps était affreux, et la route à suivre indiquée par les débris de chariots qu'il avait fallu abandonner, et les cadavres des chevaux et mulets morts de fatigue et d'inanition, et qui, enfoncés dans une boue épaisse et profonde, semblaient attendre les nouvelles victimes que nous devions y ajouter. Le spectacle le plus douloureux pour nous fut celui que nous offrirent les restes mutilés de ceux de nos malheureux soldats ou autres hommes appartenant à l'armée, qui s'étant

imprudemment écartés de la ligne de marche, ou n'ayant pas eu la force de suivre et restés en arrière, étaient ainsi tombés au pouvoir des arabes. Sur cette route, si tristement jalonnée, nous rencontrions à chaque pas des preuves de la férocité de nos ennemis, d'autant plus pénibles pour nous, que nous nous sentions dans l'impossibilité actuelle d'en tirer vengeance.

Les arabes ayant acquis la conviction que nous nous retirerions réellement, se répandirent de tous côtés dans l'espoir de nous attaquer avec avantage, ou même de nous couper la retraite, et de nous amener à la dure nécessité de devoir nous rendre ; mais l'ordre qui se maintint constamment dans la marche et le courageux dévouement de nos soldats qu'aucune fatigue ne pouvait lasser, lorsqu'il s'agissait de défendre le précieux dépôt de leurs camarades blessés ou malades, apprit bientôt aux arabes que nous n'étions pas encore sans moyen de résistance, et ils se contentèrent de nous harceler sans cesse, en nous mettant dans la nécessité d'observer leurs mouvements avec l'attention la plus soutenue. Leur habitude étant heureusement de se réunir dans un camp, et par tribus, au coucher du soleil, et de ne rien entreprendre pendant la nuit, il nous était permis de prendre ainsi

quelques instants de repos.

Notre première nuit se passa près de ce même monument de la Somma (25 novembre), d'où, si peu de jours auparavant, nous avions aperçu pour la première fois Constantine : elle fut bien triste, et notre réveil le fut encore davantage ; car l'aspect de notre petite armée était déplorable : privés pendant 8 jours de toute espèce de combustible, il nous avait été impossible de réchauffer nos corps transis, ni de ranimer nos forces par quelque nourriture chaude ; il fallait nous contenter d'un peu de riz cru, ou de mauvais biscuit trempé dans l'eau froide ; l'eau de vie seule parvenait à nous remonter au moins pour quelques temps ; mais les nuits passées sans abri, dans des mares de boue, et le froid pénétrant d'une pluie glaciale, accompagnée parfois de grêle ou de neige, venaient épuiser les derniers ressorts des plus robustes constitutions, et nos plus vigoureux soldats ressemblaient à des spectres ambulants. Tant que l'espoir du succès les avait animés, ils avaient supporté tant de misères avec constance ; mais l'impression du revers que nous venions d'éprouver pesait cruellement sur leur moral ébranlé, et l'idée du devoir parvenait seule à les empêcher de se livrer au plus complet découragement.

Un assez grand nombre d'entre eux ayant eu les pieds gelés pendant ces longues nuits de bivouac, pouvaient à peine se soutenir et porter leurs armes. La dysenterie faisait de rapides progrès, et la quantité de malades qu'il fallait chaque jour envoyer à l'ambulance devenait véritablement effrayante.

Je marchais ordinairement à l'arrière-garde, pour mieux observer les mouvements des arabes, et contribuer à encourager autant que je le pouvais nos soldats. Une ligne de tirailleurs tenait l'ennemi en respect, en couvrant notre marche, et c'était contre cette petite troupe que concentrait tous les efforts des arabes ; mais ils se trouvaient toujours en bon ordre et en mesure de les repousser le repousser. Le caractère français se montrait tout entier dans cette situation périlleuse. Ailleurs le marche était morne et silencieuse : la fatigue, l'épuisement même, répandaient une teinte sombre sur tous les visages, et l'ensemble de la retraite présentait le plus triste tableau.

Plus nous avancions, et plus nos moyens de résistance s'affaiblissaient. Je voyais avec douleur beaucoup de nos soldats, comme anéantis par cette trop longue lutte contre tant de souffrances, se coucher par terre, en se refusant à

toutes les instances de leurs camarades qui les pressaient de venir chercher un refuge parmi eux ou près de la colonne du centre. Ces malheureux, condamnés à devenir les victimes des arabes, aussitôt que le ligne de tirailleurs les aurait dépassés, préféreraient une mort certaine aux maux qu'ils ne se sentaient plus en état de supporter.

Honteux, en quelque sorte, de mon inutilité dans de telles circonstances, je conçus l'heureuse pensée de me vouer aux forces de porter aide aux malheureux que je voyais ainsi succomber. Je me mis en quête de ceux qui, pour ne pas être contraints à marcher, cherchaient à se dérober à la vue de leurs camarades ; je les exhortai à reprendre courage, et, en leur présentant la mort comme inévitable si le progrès obligé de la marche les livrait aux arabes, je parvins ainsi à obtenir de plusieurs d'entre eux un dernier effort et à ranimer en eux l'instinct de conservation. D'autres à la vérité résistèrent à toutes mes prières et je les vis quelques instants après (2-novembre) tomber entre les mains des arabes, et recevoir cette mort qu'il invoquaient pour ainsi dire. Ce douloureux spectacle m'inspirant une nouvelle énergie, j'imaginai de faire servir mon cheval à sauver ces malheureux lorsque je

les voyais sourds à toutes mes représentations. Décidant les uns de gré ou de force à monter en selle, d'autres à se soutenir en s'attachant aux crins, je les ramenais ainsi à portée d'une de nos colonnes, à laquelle je les confiais pour qu'ils fussent conduits à l'ambulance, et je retournais avec mon fidèle coursier recommencer les mêmes recherches pour revenir avec un nouveau résultat. Je ne puis dire ce que j'éprouvai de jouissance au premier succès de ce genre que j'eus le bonheur d'obtenir. Je sentai mes forces renaître ; je redoublai d'activité, d'instance et de persévérance pour arracher à une mort certaine ces braves gens qui n'avaient plus la possibilité de résister. Dans l'un de ces voyages improvisés, j'avais placé deux hommes en travers de mon cheval comme des sacs de blé, tandis que deux autres se cramponnaient aux crins ; ce fut ainsi, marchant moi-même à côté d'eux et tenant la bride, que j'arrivais près de leurs camarades, au milieu desquels je déposai mon précieux fardeau. J'étais assurément bien récompensé de ses efforts par des bénédictions dont ces braves gens me comblaient, lorsque je les quittais pour reprendre mes recherches et la tâche si douce que je m'étais assignée.

Je ne sais quel a pu être le nombre des vic-

times si évidemment dévouées à la vengeance des arabes que je fus assez heureux pour sauver ainsi pendant les deux ou trois premières journées de retraite. Je m'y consacrais sans relâche depuis le point du jour jusqu'au coucher du soleil, et j'aurais voulu pouvoir me multiplier ; mais quel que fut mon zèle, il ne m'a pu être donné que de remplir imparfaitement cette mission d'humanité, et beaucoup ont succombé loin de moi, car j'avais trop d'espace à parcourir. Mes moyens étaient bien limités, puisqu'ils se réduisaient à mon cheval et à ma bonne volonté qui l'un et l'autre, du moins, n'ont point failli dans cette circonstance.

J'avais fini par être si bien connu des soldats dans les fonctions que je m'étais attribuées, qu'ils m'appelaient de loin pour m'indiquer quelque malheureux qui avait échappé à mes recherches. J'eus à me féliciter plus tard de retrouver à l'ambulance quelques-uns de ceux que j'avais réussi à soustraire à une perte trop probable, et je citerai parmi ceux-ci un jeune sergent-major d'un de nos régiment d'infanterie légère que j'avais découvert caché derrière un rocher, décidé à y attendre les arabes et préférant leurs coups aux pénibles efforts qu'il fallait faire pour y échapper, j'avais inutilement

employé tous les moyens de persuasion auxquels il répondait en me montrant son pied gelé, et l'impossibilité qui en résultait pour lui de se soutenir et de marcher. En éprouvant la peine la plus vive, ne sachant plus que faire et ne voulant pas l'abandonner, je mis pied à terre, et lui déclarai avec force que je ne le quitterais pas, et que je me ferais tuer près de lui s'il refusait à venir avec moi. Ce brave homme, touché de ce que je lui témoignais de dévouement, me dit alors, en me regardant avec des yeux à demi éteints et une contraction de traits que je ne saurais oublier : « quoi, mon général, c'est vous qui me donnez ainsi la main ? eh bien ! je n'ai rien à vous refuser ! puis se cramponnant au frêle appui que je lui présentais, il parvint à se soulever ; mais la douleur l'empêchant de se tenir debout, il retomba, en ajoutant : « vous voyez que c'est impossible ». Cependant les arabes approchaient : les tirailleurs allaient nous dépasser ; les balles sifflaient autour de nous, mais heureusement sans nous atteindre. L'urgence du danger me donna une vigueur dont je ne me croyais pas susceptible, et qui tenait d'une sorte de fureur ; car saisissant à terre ce jeune sous-officier, je parvins à le jeter sur mon cheval, et à rejoindre avec lui la colonne.

Je le revis depuis convalescent à l'ambulance de Bône, et l'on peut juger de la satisfaction que nous eûmes à nous retrouver avec l'impression du souvenir récent de ce péril que nous avons partagé.

(28 novembre). – En approchant de Merz el Hamar, la poursuite des arabes, auxquels nous avons donné quelques sévères leçons, notamment lors de la belle défense du bataillon commandé par le brave Changarnier⁽¹⁾, devint insensiblement moins active ; bientôt nous ne les vîmes plus que de loin en loin, et la marche en devint moins pénible. Nous retrouvâmes aussi de rares buissons qui nous offrirent le moyen de faire cuire quelques aliments. Ce fut pour nous une véritable fête, et pour nos malades un secours bien précieux. Enfin, le ciel lui-même voulut avoir sa part à cette amélioration si désirée, car le temps se remit au beau, le soleil reparut, sécha les chemins, et vint réchauffer nos membres engourdis.

Le corps d'expédition, que nous ne pouvions

1. Les détails de ce mémorable fait d'armes ont été reproduits dans le temps, et sont généralement connus. Le duc de Caraman, placé sur un autre point de la ligne de retraite, a manifesté souvent le regret qu'il avait éprouvé de n'avoir pu s'y associer.

même au départ de Bône, qualifier du nom d'armée, se trouvait tellement réduit à notre retour (30 novembre), que les moindres actions étaient bientôt connues de tous. C'est ainsi que la conduite que j'avais pu tenir pendant la retraite fut signalée parmi ceux qui me voyaient sans cesse au milieu d'eux. Je n'avais certes pas eu la pensée d'occuper le public de ce qui me semblait l'action la plus simple et la plus naturelle dans la position où nous nous trouvions. Je n'y cherchais qu'un soulagement aux impressions pénibles que faisait éprouver le douloureux spectacle d'une telle retraite, et je me félicitais de l'avoir obtenu, en y ajoutant le sentiment inappréciable de bonheur que je ressentais lorsque j'avais mis en sûreté quelques unes de ces têtes que la férocité arabe considérait déjà comme une proie qui lui était acquise. Je me trouvais plus tard une autre source de jouissance, dans cette reconnaissance qui me fut témoignée par toute l'armée⁽¹⁾, et que je vis plus tard encore confirmée sur le sol natal. Ce fut, en effet, avec autant de bonheur que d'étonnement, que je devais apprendre, en débarquant à Toulon, que le rapport de cette circonstance si heureuse pour

1. Voir la fin des notes A et B.

moi, qui m'avait mis à même de me rendre utile, et que je croyais à peine connue dans le très petit espace où elle s'était présentée, avait passé la mer avant moi, et avait attiré sur ma personne l'attention l'intérêt et même la gratitude de la France entière, dont j'eus l'occasion de recueillir les preuves les plus précieuses pour moi. J'avais soixante-quatorze ans lorsque je formai le résolution de passer en Afrique ; je n'y portais que le caractère de curieux ; j'étais bien loin de songer à y jouer un rôle quelconque ; mais les vues de la providence sont inexplicables, et tandis que l'expédition de Constantine fut une source de malheurs pour beaucoup de ceux qui y prirent part, je devais en rapporter, sans que je m'en doutasse, un accroissement de considération que je mettais à un si haut prix.

Revenu à Bône, je me trouvais encore tellement préoccupé de la pensée première qui m'avait conduit en Afrique, que je voulus, avant de me retrouver en France, revoir Alger, et étudier avec plus de détail ce que je n'avais pu qu'observer superficiellement avant que l'expédition vînt nous enlever à nos investigations toutes pacifiques. Je me séparai donc avec regret de mes compagnons d'infortune, et particulièrement du duc de Mortemart qui

s'embarqua directement de Bône à Toulon. Arrivé à Alger, je visitais avec le plus grand intérêt l'établissement formé par le prince de Mier, réfugié polonais, qui me paraît avoir, à peu près seul, compris tout le parti que l'on pouvait tirer des indigènes pour la culture des terre que l'on tenterait de mettre en valeur. Ce bel et bon exemple ne trouva malheureusement que peu d'appui, et le prince de Mier n'avait pas à sa disposition des fonds suffisants pour soutenir ce qu'il avait commencé. Je m'efforçai vainement de le signaler comme ayant compris le principe qui pouvait tout concilier ; ma faible voix se perdit dans le désert, et je n'en put rien résulter. Après différentes courses faites dans les environs d'Alger, je m'embarquai, enfin, pour la France (22 décembre), et après une navigation pénible et fatigante, ayant été jeté successivement à Mahon et à Ajaccio, je finis par aborder à Toulon (1^{er} janvier 1837), d'où je ne tardai pas à me rendre à Paris.

Mon retour en France fut un petit triomphe on m'attribuait l'honneur d'avoir contribué par mon exemple à soutenir le moral de l'armée, et mon principal mérite était de me bien porter lorsque tant d'autres succombaient à la souffrance et à la maladie, comme de con-

server une égalité d'humeur que d'autres encore perdraient au milieu des privations et des fatigues de tout genre ; ce qui ne me coûtait rien, parce que telle est ma nature.

Cette expédition à laquelle j'avais pris part, sans y avoir été appelé, a aussi imprimé sur la dernière page de ma vie un caractère dont il m'est permis de m'enorgueillir ; car, humble imitateur de celui de mes aïeux auquel le grand Roi accorda une distinction spéciale et si honorable pour avoir sauvé l'armée française au combat de Wange, j'ai eu le bonheur d'en obtenir une en quelque sorte analogue⁽¹⁾, comme récompense de quelques services rendus, cent trente et un ans, après, dans la retraite de Constantine⁽¹⁾.

1. Ceci se rapporte à la médaille décernée par décret du 25 février 1837. On a vu qu'il entra dans les idées du duc de Caraman de préférer ce genre de récompense toute civique et nationale à toute autre qu'il eût pu sans doute obtenir. Ses impressions de jeunesse se réveillaient dans ce sens et il aimait à être ainsi associé à ceux dont l'État reconnaissait le zèle pour la cause de l'humanité souffrante. Honoré de plusieurs des plus beaux ordres de l'Europe, il avait jugé qu'une distinction de cette nature pouvait marcher de pair avec eux, voir la fin de la note C

C'est toutefois en arrivant en France que j'appris à quel point le peu de bien que j'avais pu faire en Afrique avait été divulgué, commenté, amplifié, de manière à me convertir en personnage vraiment populaire, et si j'avais été loin de penser qu'aucune action de ma vie pu me valoir un tel honneur, je ne l'en reçus qu'avec une satisfaction plus vive encore à laquelle la chambre des pairs voulu bien ajouter, en manifestant hautement le prix qu'elle attachait à la conduite d'un de ses membres, et en me nommant, à l'unanimité, un de ses secrétaires.

1. Un souvenir plus récent, se rattachant à son père, occupait sans doute alors aussi, la pensée du duc de Caraman. Nous saisissons l'occasion de rappeler ici l'action brillante qui honora la vie du premier dans le cours de la guerre de sept ans, et qui lui valut les témoignages les plus flatteurs de la satisfaction de ses chefs.

FIN

NOTES

NOTE A, page 78.

On lit dans « Le Journal de l'expédition de la retraite de Constantine en 1836 par un officier de l'armée d'Afrique », les lignes suivantes :
« Le respectable duc de Caraman, le duc de Mortemart et son gendre, n'ont mérité que des félicitations et des remerciements. Le premier, auxquels les soldats malades ou blessés ont dû tant de secours, tant de soins dévoués et modestes, commença la soixante-quinzième année de sa vie au milieu de cette large scène de désastres et de terreur, sans que la dignité de son courage, la grâce de ses manières, le calme de son esprit, le charme vénérable de son visage et de ses paroles, en aient été un seul instant troublés ».

NOTE B, page 78

Douara, le 7 avril 1837.

Monsieur le duc,

C'est avec le plus grand intérêt et la plus vive satisfaction que nous avons appris par les journaux, que M. le Ministre de l'Intérieur fait frapper une médaille pour perpétuer le souvenir du dévouement et du courage dont vous n'avez cessé de donner l'exemple pendant le cours de notre malheureuse expédition, en sauvant les blessés, en leur rendant par vos paroles encourageantes cette force morale qu'il n'est donné qu'à l'homme énergique de pouvoir inspirer. J'ai pu juger combien avait été grande l'influence de votre exemple, car, en voyant nos soldats se sont électrisés ; pas un blessé de mon corps n'a été abandonné, et quelques-uns de ceux qui appartenaient à d'autres régiments ont pu être emportés et sauvés par nous.

Votre conduite, Monsieur le duc, a été au-dessus de toute éloge, et la couronne civique qui vous est décernée est bien assurément justement méritée.

Excusez la franchise toute militaire avec

laquelle je me suis permis de vous écrire ; mais j'ai vu et mon cœur n'a point oublié le cri de reconnaissance. L'homme qui, au péril de sa vie, vient au secours de son semblable, est digne de tous nos respects et de tous nos hommages.

J'ai l'honneur d'être, etc., etc.,

Monsieur le Duc, etc., etc.,

Signé : Giraudet.

Capitaine des voltigeurs du 3^{ème} bataillon
du 2^{ème} léger, ex-commandant du camp de Bouf-
farick.

NOTE E, page 81

Voici le texte du rapport adressé au Roi par le Ministre de l'Intérieur, et par suite duquel le diplôme de la médaille a été délivré au Duc de Caraman le 25 février 1837 « afin (ce sont ses termes) de perpétuer dans sa famille, et au milieu de ses concitoyens, le souvenir de son honorable et courageuse conduite ».

Rapport du Roi⁽¹⁾

Paris le 25 février 1837

Sire ,

Le désir de se rendre utile à son pays a conduit M. le Duc de Caraman en Afrique. Spectateur volontaire de l'expédition de Constantine, il a partagé les dangers de l'armée ; il s'est associé à toutes ses fatigues, il a supporté toutes ses privations. La conduite de M. le Duc de Caraman, sous ce rapport, n'a rien qui puisse surprendre ; l'élévation de ses sentiments est connue. Mais le Gouvernement de Votre Majesté

1. Voir le moniteur du 8 mars 1837

ne doit pas laisser dans l'oubli les faits particuliers qui s'y rattachent, et que l'honorable modestie de leur auteur rend encore plus digne de la reconnaissance publique.

Dans cette campagne, où à chaque pas de la retraite, il fallait combattre, on a vu M. le Duc de Caraman braver le feu des arabes, pour relever les blessés et les hommes exténués de fatigue, les porter lui-même aux ambulances, revenir au lieu du danger, et sauver ainsi un grand nombre de nos braves soldats, qui n'étaient faibles que parce que le besoin et la nature épuisée leur refusait d'être forts.

Le Roi a institué une récompense nationale pour le courage civique. Votre Majesté pensera, sans doute, que cette récompense est justement acquise au Duc de Caraman. J'ai l'honneur, en conséquence, de vous proposer, sire, de lui décerner, et de m'autoriser à faire frapper, pour lui être remise au nom de Votre Majesté, une médaille d'honneur en or, qui recevra à son revers l'inscription suivante :

À

M. le Duc de CARAMAN
PAIR DE FRANCE

Pour son généreux dévouement
À secourir
Nos soldats

Expédition de Constantine
Afrique 1836
Signé : Gasparin

Approuvé au palais des Tuileries, le 25 février
1837

Signé : LOUIS PHILIPPE

Par le Roi
Le Ministre de l'Intérieur

GASPARIN